

Lamartine, *Raphaël* (1849), édition par Aurélie Loiseleur, Gallimard, « Folio classique », 2011, 336 p.

*Raphaël*, roman de Lamartine simili-autobiographique datant de 1849, est réédité en Folio classique par Aurélie Loiseleur et nous ne pouvons que nous féliciter d'une telle entreprise. Exemplaire par excellence de la prose poétique dont Lamartine, grand lecteur de Rousseau et Chateaubriand, fut l'artisan dans le second tiers du siècle, *Raphaël* se lit très bien. On ne s'ennuie presque pas à suivre les aventures de ce jeune homme promis à un grand avenir par sa mère et quelques oracles, aventures qui se réduisent très vite – semble-t-il – à une seule, une passion amoureuse pour une belle jeune femme rencontrée au bord d'un lac et qui meurt prématurément : désespoir et mort prochaine du héros racontée dans un prologue dont Aurélie Loiseleur suppose la rédaction détachée du roman initial, écrite après coup, après, surtout, l'échec de Lamartine aux premières élections présidentielles de la II<sup>e</sup> République. Saluons la belle édition du texte accompagnée d'extraits de correspondances, extraits didactiques pour qui voudrait connaître la nature véritable des relations entretenues entre Alphonse, modèle de Raphaël, et Julie, modèle de l'héroïne qui fut immortalisée dans le poème *Le Lac*.

*Ô temps, suspends ton vol !*

Pour ceux à qui la résolution de cette énigme lyrico-sexuelle importe très peu, il reste toujours à consulter dans le Dossier les pièces poétiques mentionnées au sein du roman. Jean-Marie Gleize avait autrefois, dans un texte fameux, donné un éclairage passionnant sur ce roman, en expliquant qu'il était un roman sur la poésie, écrit au nom de la poésie, de sa transformation en lyrisme effusif, en langue amoureuse échangée entre les amants mais possiblement entre tous les hommes (« Elle était la poésie sans la lyre », *A noir. Poésie et littéralité*, Paris, Seuil, 1992, p. 41-51, p. 51). Les pièces poétiques adjointes au roman par Aurélie Loiseleur permettent plus encore d'explorer ce sillon : Aurélie Loiseleur ne s'y est pas trompée, elle qui mentionne dans une préface efficace avec une grande justesse les lettres échangées entre les deux amants, qui sont parmi les plus belles descriptions romanesques de lettres écrites qu'on puisse imaginer.

La réduction de la fable à la biographie, qui semble pareillement être l'angle d'attaque de cette édition, explore le roman du roman en n'évitant aucun détail graveleux sous couvert de fausse pudeur : cependant une troisième lecture aurait pu être aussi possible, selon laquelle *Raphaël*, roman autobiographique, roman lyrique, serait aussi roman politique. Le double de Lamartine se consacre aussi à l'étude politique pour entrer dans le monde et cette étude minutieusement racontée dans le roman offre un contre-point utile pour qui veut entendre le roman dans sa véritable plénitude.

*Raphaël* raconte une préhistoire lyrique à une entrée en politique. Il abrite une de ces matrices rétrospectives dont Lamartine a le secret. L'entrée en politique est considérée dans la perspective d'un renoncement, depuis un pays lyrique clos sur lui-même au sein duquel une formation à l'éloquence moderne et antique est possible, mais un passage effectif à la tribune impossible. Dans *Raphaël*, Lamartine élève l'hymne improvisé du *Jocelyn* au rang de poétique totalisante. Il raconte

une prose écrite et orale composée d'entretiens amoureux et de lettres passionnées. Il réfléchit aussi cette prose dans la narration au moyen de pages admirables qui évacuent le poème. Raphaël éprouve-t-il une inspiration lyrique soudaine ? Jamais elle ne perce à la surface du texte et s'évanouit plutôt dans un purgatoire de points de suspension. « Je les lus sans oser lever les yeux sur celle à laquelle ils étaient adressés. Les voici...mais non, je les efface; tout mon génie était dans mon amour, il s'est évanoui avec lui. » Les points de suspension signifient explicitement au lecteur l'inanité des vers et de la poésie face à la langue parlée par Julie et Raphaël. Que reste-t-il si l'amour est impossible et si la poésie ne peut qu'être parlée ? Il reste à entrer en politique.

Le lyrisme de Raphaël et de Lamartine, tourné en utopie à la faveur de l'amour, ne renie en rien l'éloquence à venir ou passée et l'insertion pragmatique dans l'espace politique impliquée par elle. « Tentons encore une fois la destinée, déclare sa mère à Raphaël. Pars, puisque le sol de ce pays-ci te brûle les pieds. Vis quelque temps à Paris. [...] Il est impossible que les chefs du gouvernement nouveau ne cherchent pas à se rattacher de jeunes hommes capables, comme tu le deviendrais, de servir, de soutenir et de décorer le règne des princes que Dieu nous a rendus. » Dans ce texte de 1849, Lamartine pousse aussi loin qu'il est possible la convergence d'une trajectoire amoureuse et d'une tension lyrique de la poésie échappée des conventions, la réunion de l'ambition politique inhérente au réenchantement du monde par l'amour et du déplacement physique des corps, de la province à Paris. Raphaël est un Julien Sorel continûment amoureux de Mathilde : il ne renonce qu'*in extremis* à la carrière politique à laquelle le préparait le tutorat lyrique de son aimée. Ou encore il est un Jocelyn qui, en raison de son amour pour Laurence, redescend dans la vallée des hommes pour y faire carrière.

Nous savons que, dans la vie réelle, Lamartine, ne renonce pas au monde après la mort de Julie : interprétation qui sort des battues romanesques et semble confondre scolairement auteur et héros, mais que prépare en fait, dès l'origine, la poétique d'un roman qui valorise la vie et l'expérimentation au détriment de son corps textuel. L'argument invoqué dans le *Prologue* pour justifier la retraite de Raphaël et préparer son agonie – l'impossibilité de ressusciter les républiques antiques – est le même qui légitime dans d'autres textes l'engagement dans le monde et l'usage de l'éloquence. Il est impossible de ne pas entendre en écho à la vie souterraine et lyrique de Raphaël la gloire oratoire de Lamartine. Elle précède la publication du roman. La mort du héros incarne donc, plus que l'impossibilité du lyrisme de l'avenir, la nostalgie d'un temps révolu au cours duquel Lamartine a brièvement entrevu à la tribune une traduction sociale de la vie lyrique.

Dominique Dupart